



Pascal Commère

Ce sera toujours l'automne

Clous d'Agota Kristof
traduit du hongrois par Maria Maïlat
(Zoé, 2016)

Bien souvent, les poèmes dûs à des romanciers – surtout quand ceux-ci ont acquis une certaine notoriété dans leur art – sont œuvre de second rang. Soit que, venant après, ils ont le clinquant d'un bijou de pacotille, soit qu'inaugurant l'œuvre en prose, ils pâtissent de la renommée de son auteur. Rien de cela avec les poèmes d'Agota Kristof, qui connut pourtant le succès avec ses romans, notamment le premier, *Le grand cahier*. C'est que ces poèmes, restés inédits jusqu'alors et traduits pour la première fois ici en français, ne s'ajoutent pas à son œuvre en prose, mais la devancent. Et l'annoncent. Sans pour autant présenter le caractère juvénile qu'ont forcément les poèmes dits « de jeunesse », quoiqu'Agota Kristof (1935-2011) les ait écrits (en hongrois) avant qu'ils ne disparaissent au moment où elle quitta la Hongrie, en 1956. À ces poèmes, reconstitués de mémoire par après, se sont ajoutés de nouveaux (toujours en hongrois) ainsi que le titre (français) sous lequel nous les découvrons aujourd'hui, en édition bilingue, accompagnés de quelques autres écrits directement en français.

Et c'est dans cette langue, la nôtre, que nous les accueillons, grâce au beau travail de traduction de Maria Maïlat, elle-même romancière et poète. Accueil tout ce qu'il y a de plus naturel, tant la parole d'Agota Kristof, voisine de celle qu'elle fait entendre dans ses romans, émeut, touche d'emblée. Au point de s'étonner soi-même de l'empathie qu'on lui témoigne d'entrée, pour les thèmes abordés, certes, mais plus encore en raison de cette écriture qui semble s'adresser à chacun de nous. Non que le ton s'adonne à une quelconque séduction, non, mais parce qu'il fait entendre une voix authentique, une blessure rentrée toujours prête à resurgir. De cela on ne doute pas un seul instant. Pas plus que l'auteur, quoique jeune alors on l'a dit, ne méconnaît ce qu'elle porte déjà au profond d'elle-même, ce « *chagrin qui m'accompagne depuis que je suis née* » écrite-elle, qui semble bien être à l'origine de sa vocation poétique.

À la différence du *Grand cahier*, écrit au présent, la plupart des poèmes le sont à l'imparfait. Imparfait qui met une distance avec le fait évoqué, le renvoyant du même coup dans un avant inatteignable, sinon imaginaire. Et de fait, le rêve nimbe nombre d'entre eux, quand ce n'est pas le brouillard, créant une atmosphère inquiète où les choses apparaissent en filigrane, quoique nommées et identifiables, notamment quand elles appartiennent à l'univers de nature auquel renvoient la presque totalité des poèmes. Il en va de même des êtres, réduits à l'état de silhouettes, en fuite ou sur le point de partir. Qu'il s'agisse d'êtres aimés, ou simplement aperçus, rêvés. Autres éléments récurrents, les nuages. Desquels l'imaginaire tire une sensation de légèreté, quelque chose d'impalpable qui rend plus pesant encore ce qui n'est bien souvent que suggéré. Et pour cause. « Réécrits de mémoire au début de son exil en Suisse, dans le milieu des années 1960 », ces poèmes *sont* et ne sont plus ce qu'ils étaient à l'origine. Nul doute qu'Agota Kristof, qui les conserva inédits durant toute sa vie, ne les ait revécus, à

travers le filtre de la mémoire précisément. Sans toutefois faire abstraction des années et évènements qui s'écoulèrent entre temps et que l'expression « à présent », lourde de sens quant à l'itinéraire poursuivi, ne manque pas de faire entendre. Mémoire à l'œuvre. Mémoire qui, déjà, anticipait sur le présent : « *toute la vie / est un long couloir sombre* ». À quoi répondent les *clous* du titre, dont le poème éponyme nous éclaire sur le sens à donner au mot :

clous
émoussés et pointus
ferment les portes clouent des barreaux
aux fenêtres de long en large
ainsi se bâtissent les années ainsi se bâtit
la mort

L'ensemble n'est pourtant pas si noir. Empreint de nostalgie sans aucun doute ; cette nostalgie qui fait regretter ce qui peut-être n'eut jamais lieu. Et jusque dans l'amour ; l'amour qui passe, comme le reste : « *tu m'as fait signe par la fenêtre le train ne s'est pas arrêté* ». Sans cesse la tristesse alterne avec une sorte de gaieté, de vivacité tout au moins, où l'on croit percevoir la voix de la jeune femme d'alors. Là est la petite magie de l'écriture d'Agota Kristof, son charme aussi. La touche unique qui fait mouche. Le ton est incisif, à vif souvent, obsédant comme la peur de qui prend la fuite. Des phrases à flux tendu. Qui sans cesse rebondissent. Nulle ponctuation dans le poème, où le manque de transition entre les vers, ou dans un même vers, contrecarre l'enchaînement paisible du souvenir : « *J'ai eu un ami il y a deux ans il s'est tué / Cet été-là par trois fois je suis tombée amoureuse* ». On ne saurait enfoncer le clou plus avant.